Acorbat 2002

Producteur de banane cherche désespérément variétés résistantes

La quinzième réunion de l'Acorbat a rassemblé près de 900 participants à Carthagène (Colombie) début novembre. La sigatoka noire et les virus sont restés en filigrane pendant toute la convention. Le mal est identifié. Les remèdes sont difficiles à mettre au point mais, dans tous les cas, ils bouleverseront les pratiques agricoles et commerciales de la filière.

Tous les deux ans depuis trente ans, producteurs, exportateurs et scientifiques des filières bananiers et plantains des Caraïbes et de l'Amérique latine se réunissent sous l'égide de l'Acorbat, l'Association pour la coopération dans la recherche concernant la banane dans les Caraïbes et en Amérique tropicale. C'est à Carthagène (Colombie) du 27 octobre au 2 novembre que s'est tenue sa 15ème session. L'Acorbat, association française fondée en 1964, est un forum de discussions et d'échanges sur les problématiques bananières au sens large. Quelque soixante présentations, des dizaines de posters, des stands de prestataires de services font de ces rencontres un rendez-vous incontournable du monde de la banane. Près de 900 personnes ont participé aux débats parfaitement orchestrés par Augura, l'Association des producteurs de banane de Colombie.

Les actes de cette très riche réunion sont d'ores et déjà disponibles. Il n'est donc pas ici question d'en présenter un résumé exhaustif, mais d'en faire ressortir les points importants.

Entre sigatoka et virus

Les débats se sont largement focalisés sur les problèmes phytosanitaires majeurs que sont la sigatoka et les virus, traduisant ainsi les principales préoccupations des participants. La lutte contre la sigatoka noire (cercosporiose noire) est un sujet déjà ancien. Le recours à une stratégie de lutte intensive ou systématique plutôt qu'à une lutte raisonnée sur avertissement (cf *FruiTrop* n° 56 et 59 supplément *Recherches et Solutions*) a fait apparaître des résistances de la part des champignons, remettant en cause l'efficacité des traitements. Le Costa Rica est sans doute l'exemple le plus frappant où l'application irraisonnée de fongicides s'est

traduite par une augmentation du nombre de traitements aériens (plus de cinquante par an). Des zones entières sont désormais impropres à la production de banane. L'Équateur pourrait de même voir son potentiel de production entamé pour les mêmes raisons. La Colombie a su se préserver, mieux que les autres, de cette fuite en avant. Mais pour combien de temps encore ? La communauté scientifique est mobilisée contre ce fléau, notamment par la création de variétés résistantes ou plus tolérantes que les cultivars issus du groupe Cavendish pour les bananes dessert, ou d'autres variétés de plantains pour les bananes à cuire. L'un des leaders en la matière, la FHIA (Fundación hondureña de investigación agrícola) a mis sur le marché la fameuse FHIA 01 ou Goldfinger. Bananier de type dessert potentiellement résistant, il a été largement diffusé et utilisé en culture intensive. Les espoirs qu'avaient mis en lui les producteurs pourraient être déçus. Hormis les problèmes de durée de vie verte et donc de commercialisation à l'exportation, les risques de contournement de la résistance par adaptation/mutation du pathogène sont réels. Quelques signes de perte de résistance ont pu être observés à Cuba pour un autre hybride de type plantain, le FHIA 21. L'approche de l'amélioration génétique n'est donc pas simple. D'autant plus qu'une nouvelle espèce de la famille des cercosporioses, *Mycosphaerella eumusa*, encore plus agressive que la cercosporiose noire, semble s'étendre en Asie (Indonésie, Inde, etc.) et dans l'Océan indien.

Une organisation à repenser

Trois solutions s'offrent aujourd'hui aux producteurs. La première consiste à modifier le génome du bananier pour obtenir des variétés de bananiers transgéniques. Certaines auraient déjà été mises au point par des laboratoires,

notamment au Mexique. Les questions restent pourtant nombreuses, allant de l'acceptation de cette banane par les consommateurs à l'assurance que le champignon ne contournera pas la résistance, comme c'est le cas actuellement pour les variétés obtenues par les programmes d'amélioration conventionnels.

La seconde solution réside dans la modification en profondeur des systèmes de production. Le principe est de créer pour le champignon des zones de refuge, sous forme d'îlots de variétés sensibles, au sein de plantations plurivariétales. On évite ainsi que le champignon mute et s'adapte trop rapidement aux variétés tolérantes. Cette dernière solution implique un bouleversement des pratiques agricoles (conduite de la plantation, organisation du travail de récolte, programmation des expéditions, etc.) et commerciales. C'est la promesse d'une révolution ! En effet, la filière d'exportation, soit 13 à 14 millions de tonnes, est organisée autour d'un seul et même groupe variétal : le groupe Cavendish. Par ailleurs, c'est sans doute le seul moyen de forcer les opérateurs à se lancer dans une segmentation du marché au travers de l'élargissement de l'offre variétale. Cette solution, même si elle n'est pas pour demain, est à envisager dès maintenant.

Une troisième voie, d'un tout autre ordre, serait la délocalisation de la production, au moins celle destinée au marché international, vers des zones sèches indemnes de sigatoka. Les périmètres irrigués brésiliens sont déjà impliqués dans cette mutation.

La situation est certes grave mais pas désespérée car l'industrie phytosanitaire veille ! C'est en tout cas le message que les vendeurs de « mixtures » ont tenté de faire passer. Faisant du neuf avec de l'ancien, proposant les mêmes techniques surannées de matraquage phytosanitaire des bananeraies, parlant plus qu'à leur tour de durabilité de la production, de protection de l'environnement ou des ouvriers, ils ont déployé des trésors de marketing pour conserver leur chiffre d'affaires.

Attention virus

L'autre préoccupation, plus récente que la précédente, est la présence, dans un certain type de variété de bananier, de virus « dormants » jusqu'à leur réveil sous le coup notamment d'un stress (multiplication in-vitro, différence de température, etc.). Sans entrer dans des détails techniques très complexes, la découverte de ces virus ou parties de virus, cachés dans le génome d'une des deux espèces constituant le genre *Musa*, coupe l'herbe sous le pied des améliorateurs qui « piochaient » dans cette source de gènes pour récupérer, notamment par voie conventionnelle (croisement), les facteurs de résistance de telle ou telle variété de bananier sauvage. Cette découverte a, en effet, mis un coup d'arrêt à de très nombreux programmes d'amélioration et provoqué leur refonte totale.

La variété FHIA 21 est une bonne illustration des difficultés auxquelles doivent faire face les scientifiques et, par voie de conséquence, les producteurs. Annoncée comme tolérante à la sigatoka noire, elle est depuis déclarée porteuse d'un virus (Banana Streak Virus ou BSV), réduisant ainsi à néant des années de travail. De tels exemples sont abondants. Le Cirad-flhor a dû jeter aux orties de nombreuses créations et orienter différemment ses efforts de création variétale.

L'OCMB absente — ou presque — des débats

Portion congrue des travaux de l'Acorbat, les questions de marché ont été abordées en toute fin de convention. La FAO a présenté les résultats de son modèle de prévision du commerce bananier à l'horizon 2010, sans jamais y inclure les 800 000 tonnes de bananes communautaires. Même si on peut comprendre que cette production autoconsommée soit exclue des statistiques des exportations mondiales, on imagine plus difficilement pourquoi elle ne serait pas prise en compte lors de l'étude des niveaux d'importation et de prix à dix ans. A moins, bien entendu, que l'on considère qu'à l'horizon 2010 la production européenne sera si marginalisée qu'elle n'aura plus aucune influence sur le comportement du marché européen. Cette hypothèse doit faire sourire les producteurs antillais, accusés en permanence de « casser » le marché européen. De tels modèles avaient été présentés et fortement critiqués lors de la dernière réunion du groupe intergouvernemental sur la banane et les fruits tropicaux au Costa Rica (cf *FruiTrop* n°85 page 1). Force est de constater qu'ils sont encore largement utilisés.

Jusque là étonnamment absente des débats, l'Union européenne et son OCM Banane ont été attaquées sans ménagement par le représentant de la transnationale américaine Chiquita. Dans une communication dont le texte est absent du recueil distribué en début de congrès, il a rappelé combien la politique européenne d'approvisionnement en banane avait été inéquitable et illégale. En outre, il a critiqué par le menu l'accord américano-européen d'avril 2001. Tous les sujets y sont passés : la dérogation ACP obtenue à Doha (droits de douane zéro), le droit de douane qui reste à négocier lors du passage au *Tariff Only*, l'absence de position concernant l'élargissement de l'UE. Pour terminer, il a lancé un vibrant appel aux producteurs et ouvriers de tous pays à s'unir pour combattre l'hydre européenne. Il est vrai que l'approvisionnement en fruits et légumes vu du côté des États-Unis est plus simple à organiser. L'application de règles phytosanitaires qui sont aux yeux de certains fournisseurs autant d'entraves au commerce (exemple de la saisie de clémentine en provenance d'Espagne) ou encore la nouvelle loi sur le bio-terrorisme (*Bio-Terrorism Bill*) qui entrera en application courant 2003, permettent de séparer le bon grain de l'ivraie, lé bien du mal, sans qu'il soit besoin de donner plus d'explication à la communauté internationale ■

Denis Lœillet, Cirad-flhor
denis.loeillet@cirad.fr

Thierry Lescot, Cirad-flhor
thierry.lescot@cirad.fr